

Un paysage par Henri Duparc

(1848 – 1933)



Au sein de sa collection d'arts graphiques, le musée Lambinet conserve des pièces fort rares, parfois inédites, sans qu'aucun lien ne puisse être établi entre elles, et désolidarisées de fonds ou de grands ensembles auxquels elles auraient pu appartenir. C'est le cas d'un pastel sur papier chamois, de taille modeste (36 x 43cm), non signé, portant la mention manuscrite suivante : « pastel par Duparc, compositeur de mélodies magnifiques ». Donné à la ville de Versailles le 21 juin 1949 par Mme Gaston Pastre, par

l'intermédiaire de Jean Gallotti, ce pastel reste énigmatique. Si l'activité de pastelliste du musicien est connue et citée par tous les littérateurs, surtout au moment où sa carrière de compositeur semble remise en cause par maladie nerveuse qui le frappe, aucune autre œuvre comparable n'a été portée à notre connaissance : aucune ne semble figurer à l'inventaire des collections publiques françaises, aucune n'apparaît même sur le marché de l'art. Pratiquée en amateur, cette activité anonyme est donc à envisager dans le cadre de la vie privée, et comme relevant de l'intime. Si l'on est enclin à croire l'inscription manuscrite de Mme Pastre, c'est aussi puisque M. Gaston Pastre, (1898-1939) écrivain, fut un contemporain et ami du compositeur. Plusieurs témoignages nous permettent en effet de savoir qu'Henri Duparc faisait don de tableaux ou de dessins à ses amis. Nous avons cherché enfin à entrer en contact avec les héritiers de la famille, qui pourront, nous l'espérons, montrer d'autres œuvres de la main de l'artiste.

Un compositeur de la Belle Époque

Henri Duparc, ou Fouques-Duparc, est bien connu des amateurs de mélodies du début du siècle. Formé au collège jésuite de Vaugirard où son professeur de piano César Franck le remarque, il est issu d'une famille bourgeoise originaire du Calvados, qui le pousse à poursuivre des études de droit. Charles Oulmont¹ écrit pourtant que la grand-mère maternelle de Duparc, âgée de quatre - vingt onze ans, avait demandé à Franck de lui enseigner l'harmonie afin de comprendre les musiciens qu'elle appréciait. Muni de cet héritage, Duparc poursuit dans la carrière musicale, tout en nourrissant une tenace méfiance contre ses dons : « Écrivez peu, mais que ce soit très

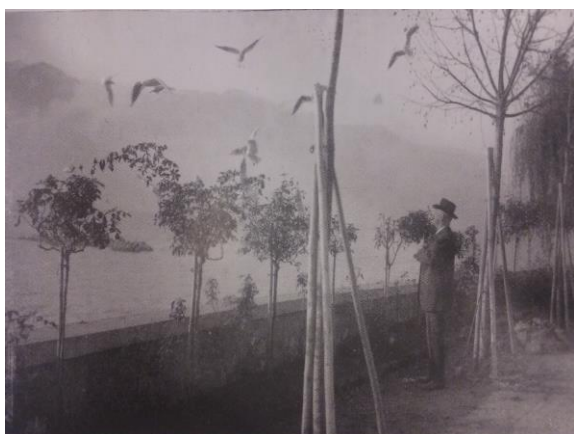
¹ Cité par Charles Oulmont, in *Musique de l'amour ; Henri Duparc ou de l'invitation au voyage à la vie éternelle*, Paris, Desclée de Brouwer, 1935

bien » lui aurait dit son maître, alors que déjà Duparc détruit régulièrement son œuvre². « Mes mélodies n'ont été publiées que fort longtemps après avoir été écrites, huit d'abord en 1894 et les quatre autres quatre années après. Quand j'ai écrit les premières, je n'avais même pas encore fini d'apprendre l'harmonie, et toutes ont été fortement revues et modifiées pour la publication. Ce qui est sûr, c'est que mes mélodies étaient toutes écrites avant 1885 puisque depuis, je n'ai jamais pu composer. Bien des personnes croient que j'ai une quantité d'œuvres en carton. Il n'en n'est rien, je n'ai que quelques notes au crayon ». ³ Atteint d'hyperesthésie, Duparc met lentement fin sa carrière, à ses fonctions d'administrateur de la société nationale de musique, à sa mission de maire de Marnes la Coquette, où sa famille avait une propriété depuis plusieurs générations. Sa dernière œuvre, *La vie antérieure*, sur le poème de Charles Baudelaire, résume à elle seule la grande sensibilité du musicien soucieux de l'union parfaite de la mélodie et des paroles, un objectif largement évoqué dans sa correspondance avec Chausson où il révèle aussi l'importance majeure de Wagner dans la modernité musicale de son temps.

Afin d'apaiser ses douleurs, il quitte Paris en 1885, s'installe à Monein, près de Pau, jusqu'en 1897, tout en essayant vainement de terminer son opéra, la *Roussalka*. Il part ensuite pour Genève, puis à Lourdes, à Tarbes et enfin à Mont de Marsan où il s'éteint en 1933. Cette « invitation au voyage », (il avait adapté les vers de Baudelaire dans une mélodie parue dès 1870) reflétaient bien cette quête de « l'ordre et de la beauté, luxe, calme et volupté ».

Une peinture de l'âme

Probablement réalisé sur les bords du lac de Genève, entre 1907 et 1909, ⁴ le pastel



du musée Lambinet reflète les réflexions d'un homme happé par le paysage et, au-delà, par les éléments : contours indéfinis, perte de la notion de distance, impression de couleurs intensément vécues. « La musique me prend comme une mer... et je te promets que la *Roussalka* sortira bientôt de son bocal » écrit-il à Chausson. L'élément aquatique, omniprésent, de la musique au dessin, n'est pas sans rappeler Debussy ⁵, mais aussi Jean Cras, son élève,

marin et musicien.⁶ Charles Oulmont retranscrit les propos de l'artiste qui de façon étonnante pourraient correspondre au tableau: « Je pense souvent à ce que disait mon accordeur aveugle de Vevey : quand vous me parlez d'un splendide coucher de soleil où se fondent des tons de rouges, roses, violets et des tons jaunes que l'azur du ciel rend parfois verts comme de l'émeraude pâle ; que, dans le fond de ce ciel de lumière, est tendu comme un immense rideau de velours un nuage gris

² Cité par Charles Oulmont, Ibidem

³ Cité par André Coeuroy, in *La musique française moderne*, Paris Delagrave)

⁴ Duparc écrit à Francis Jammes depuis la villa Amélie, Vevey, Tour de Peilz, début septembre 1907. Une photographie, (ci-dessus) insérée dans l'ouvrage de Charles Oulmont montre Henri Duparc sur les bords du lac, à cette période.

⁵ *La mer* fut créée en 1905

⁶ Voir les *Lettres à Jean Cras*, « *le fils de mon âme* », présentées et annotées par Stéphane Topkian, Editions Symétries, janvier 2010

perle frangé d'or, et dans la nuit duquel se perd et s'estompe l'horizon terrestre, que cette belle frange d'or semble séparer le ciel de la terre ; d'autres fois quand vous me dites que le lac soulevé en de puissants et lents balancements avec des souplesses de soie floche et de moire a l'air de respirer... tout cela ne respire rien. Je ne sais pas ce que c'est que du bleu ou du rouge. Voilà pourquoi la vie de l'aveugle est plus intérieure qu'aucune autre vie. Que cherchent-ils au ciel tous ces aveugles, vers sublime de Baudelaire ». Pour lui, « les yeux de l'âme voient les choses de plus haut que les yeux du corps ... ce que l'homme appelle chef d'œuvre n'est que de la beauté à portée des intelligences débiles, par conséquent beauté très relative (...) ». L'éloignement avec le réel, bien visible dans notre pastel, correspond peu à peu à cette expérience mystique intense, partagée avec le poète Francis Jammes, qui lui écrit « Fermez-moi bien les yeux, pour qu'en dedans, je voie enfin s'ouvrir les cieux ». « Là-bas, au milieu d'une beauté incomparable, et dans un silence qu'interrompt seulement de temps en temps le cri des mouettes, je serai plus près de Dieu » conclut-il.⁷ La nécessité de l'abandon du réel au profit de l'âme, correspond aussi à la nécessité d'une perfection jamais atteinte dans la musique, et à la destruction inlassable des partitions.

Musique et peinture, deux techniques au service de l'émotion



La recherche de l'émotion, et même de l'impression, qui transparait dans sa peinture et le rapproche d'un Monet (on pense à *Impression Soleil levant*⁸, visuel ci-contre) fait le pendant de son questionnement en musique. Bien plus, l'expérience picturale lui fournit un moyen matériel de faire comprendre ce qu'il cherche en musique : Il abhorre la description minutieuse pour au contraire lui préférer « les sensations que font éprouver à l'âme le spectacle de la Nature, ses différents états, ses grandes voies terribles ou caressantes (...) Le

peintre, par exemple, ne peut donner l'impression de la lumière que par la justesse des valeurs : personne n'a du soleil en tubes. Il est donc de toute nécessité, pour donner cette impression de lumière que toutes les valeurs d'un tableau soient atténuées dans la même proportion que la couleur la plus claire (qui n'est que claire mais n'est pas de la lumière !) aussi (je reviens à la musique) est-il à mon sens tout à fait absurde de rechercher des harmonies imitatives, qui d'ailleurs la plupart du temps n'imitent rien du tout ; ainsi, pour rendre le bruit du vent, on a souvent employé le truc des gammes chromatiques : c'est purement grotesque. Cela ressemble tout au plus au gémissement du vent dans une serrure ou sous une porte et cela y ressemble beaucoup moins qu'une sirène d'automobile (...) C'est par l'expression en des sons, des mots ou des couleurs des sentiments de terreur ou de charme que son âme a ressenti ce que son cerveau imagine ».

⁷ Henri Duparc avait été le témoin de miracles à Lourdes, en compagnie de Francis Jammes et de Paul Claudel, en 1906. Il y retournera chaque année, et développera une foi profonde. Sa *Prière de tous les jours après la communion*, qu'il perfectionna pendant vingt ans, exprime son abandon total au divin.

⁸ Claude Monet, *Impression Soleil levant*, huile sur toile, 1872, Musée Marmottan Monnet, Paris

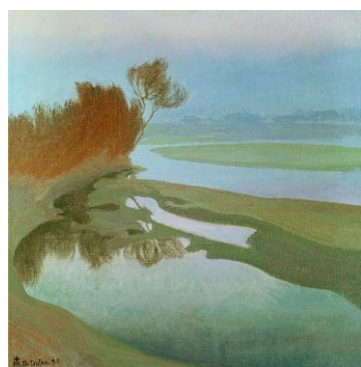
La peinture, reflet d'une vie



La peinture, qui sert à la démonstration du maître de musique, apparaît partout dans la correspondance. Charles Oulmont cite le peintre Henry Lerolle, évoquant de longues soirées passées avec Duparc à admirer les Mantegna au musée du Louvre. Il décrit aussi une production artistique abondante, et remarquée: «il m'a suffi d'être mis en face de quelques pages peintes par Duparc et encadrant le beau portrait de sa mère par Henri Regnault, pour acquiescer au jugement d'un critique, déclarant qu'il reste de Duparc des aquarelles faites en Irlande ou en Suisse aussi belles que ses mélodies»⁹. Comment a-t-il été formé ? On sait que le peintre

de paysages Henri Harpignies, rencontré en 1883 à la Bourboule, lui donna conseils et encouragements.

Quoi qu'il en soit, le peintre autodidacte se double du collectionneur, orientant ses choix de façon révélatrice : mysticisme, mélancolie, irréel,



dépouillement sont à l'honneur. En effet, Duparc cite abondamment ses prérogatives dans sa correspondance : Il achète des tableaux de Charles Lacoste¹⁰ aux Indépendants, et des peintures de Dulac¹¹, dont il dit « c'est une peinture d'âme que j'aime énormément, et qui n'a pour le moment que très peu de valeur marchande »¹². Le nom de François-Auguste Ravier apparaît fréquemment aussi sous sa plume, et confirme une attention particulière pour l'absence de ligne, et un jeu d'ombres et de lumière. Enfin, Il n'est pas surprenant que ses goûts personnels se

soient tournés vers l'art japonais dont il apprécie les silences, et les Primitifs français. L'économie de moyens, la « calme simplicité », la concentration même dans l'émotion mystique de la peinture du XVe siècle forment certainement un écho à son inspiration musicale, et à ses convictions personnelles. Si la peinture forme le réceptacle de son émotion, elle forme enfin le lieu de l'amitié : Duparc offre fréquemment les œuvres qui l'ont touché, et laisse ainsi la trace, en dehors de sa musique, d'une âme intensément ouverte et sensible.

Marion Schaack-Millet
Coordinatrice Scientifique

Je tiens à vivement remercier Monsieur Jacques Bonnaure pour ses conseils érudits.

⁹ Cinq portraits de la famille Fouques Duparc, confiés à Henri Regnault, sont conservés en partie au département des arts graphiques du musée du Louvre. Ci-dessus le portrait de Mme Fouques Duparc, (mère de l'artiste), daté de 1867, INV. RF 5206.

¹⁰ Charles Lacoste (1870-1959) est connu pour son goût pour les atmosphères mélancoliques, et la recherche d'une simplification des formes. Il était un ami du poète Francis Jammes.

¹¹ Il s'agit certainement de Charles-Marie Dulac, (1868-189), peintre et lithographe, car Duparc parle de sa carrière brisée par la maladie. Traversé par une crise mystique semblable à celle du musicien, Dulac avait subi une grave intoxication au plomb, qui mina sa santé, et sa carrière, pourtant remarquée célébrée par les critiques, notamment Huysmans, que fréquente Duparc. Ci-dessus, *Paysage*, huile sur toile, 1896, Musée des Beaux-Arts de Brest

¹² Lettre du 21 novembre 1905 à Francis Jammes, in *Henri Duparc, une amitié mystique avec Francis Jammes*, annoté et préfacé par Guy Ferchault, Paris le Mercure de France, 1944